

Chapitre 16

Où se succèdent les nouvelles stupéfiantes

Personne n'ignore que les journaux ne parlent des guerres qu'en lettres majuscules. Ces lettres sont rangées dans une armoire spéciale. Et c'est précisément devant cette armoire aux majuscules qu'hésitait le directeur de L'Éclair de Mirepoil, quotidien bien connu.

Le directeur tournait en rond, soupirait, s'épongeait le front, ce qui est toujours signe d'émotion et de perplexité. Cet homme-là était très ennuyé.

Tantôt il se saisissait d'une grande majuscule, de celles que l'on réserve pour les grandes victoires ; mais il la reposait immédiatement. Tantôt il choisissait une des majuscules moyennes qui servent aux guerres qui ne marchent pas très bien, aux campagnes qui n'en finissent pas, aux retraites imprévues. Mais cette majuscule ne convenait pas davantage ; elle retournait dans l'armoire.

Un instant il parut se décider pour les toutes petites capitales, avec lesquelles on annonce les nouvelles qui mettent tout le monde de mauvaise humeur, comme : « La route du sucre est coupée » ou bien : « Nouvel impôt sur les confitures ». Mais ces lettres-là non plus ne faisaient pas l'affaire. Et le directeur de L'Éclair soupirait de plus en plus fort. Vraiment, c'était un homme bien ennuyé.

Il devait annoncer aux habitants de Mirepoil, ses fidèles lecteurs, une nouvelle tellement inattendue, et si grave de conséquences, qu'il ne savait comment s'y prendre. La guerre entre les Vazys et les Vatens avait échoué. Allez donc faire admettre au public qu'une guerre puisse s'arrêter net, sans vainqueur, sans vaincu, sans conférence internationale, sans rien !

Ah ! le pauvre directeur eût aimé pouvoir imprimer, sur toute la largeur de sa première page, un titre à sensation tel que : Fulgurante avance des Vazys ou Irrésistible attaque des armées Vatens.

Il ne pouvait en être question. Les reporters envoyés sur la tache rose étaient formels : la guerre n'avait pas eu lieu, et son échec mettait en cause la qualité des armes livrées par la Manufacture de Mirepoil ainsi que les compétences techniques de Monsieur Père, de ses ateliers, de tout son personnel.

En somme, c'était d'un désastre qu'il s'agissait !

Essayons, avec le directeur de L'Éclair, de reconstituer le déroulement des tragiques événements.

Des plantes grimpantes, rampantes, collantes, avaient pris racine dans les caisses d'armes. Comment s'étaient-elles fourrées là ? Pourquoi ? Personne ne pouvait l'expliquer.

Le lierre, la vigne blanche, le liseron, l'ampélopsis des murailles, la renouée des oiseaux et la cuscute d'Europe formaient autour des mitrailleuses, des mitraillettes, des revolvers, un inextric-

cable écheveau, qu'aggravait encore la glu répandue par la jusquiame noire.

Ces caisses, les Vazys comme les Vatens avaient dû renoncer à les déballer.

Les reporters, dans leurs dépêches, insistaient sur l'action particulièrement nocive de la grande bardane, plante dont les petites baies rouges sont munies de crochets. La grande bardane s'était agrippée aux baïonnettes. Que faire de fusils qui fleurissaient, de baïonnettes qui ne piquaient plus, et auxquels de jolis bouquets ôtaient toute efficacité ?

Il fallut les jeter aux poubelles. Inutilisables également, les magnifiques camions, si consciencieusement zébrés de gris et de jaune ! La ronce piquante, le gratteron et plusieurs variétés d'orties, dont la brûlante, poussaient en abondance sur les sièges provoquant une urticaire immé-

diate chez les chauffeurs. Ces derniers furent les seules victimes de la guerre. Les infirmières en voile blanc condamnèrent à l'immobilité et aux compresses tièdes ces soldats que de cruelles démangeaisons empêchaient de s'asseoir.

Ici se place le piteux incident causé par l'impatiente-n'y-touchez-pas. Qu'une modeste fleur des champs puisse déclencher une panique parmi des combattants s'explique si l'on sait que l'impatiente-n'y-touchez-pas est pourvue de capsules qui éclatent au moindre contact.

Les moteurs en étaient pleins. L'impatiente foisonnait dans le carburateur des automitrailleuses, dans le réservoir des motocyclettes. Au premier tour de démarreur, au premier coup de pédale se produisirent, se répandirent, se généralisèrent des explosions sourdes qui ne firent aucun mal mais ébranlèrent fortement le moral des troupes.

Passons aux chars. Leurs tourelles étaient bloquées. Des buissons d'églantines, auxquels se mêlaient la grande cracca et la benoîte des ruisseaux, lançaient racines, grappes, pédoncules et rameaux épineux autour des mécanismes. Les chars étaient donc, eux aussi, inutilisables.

Pas un appareil que la mystérieuse invasion eût épargné ! Des plantes apparaissaient partout, des plantes tenaces, agissantes et comme douées d'une volonté personnelle.

Dans les masques à gaz se développait l'achillée sternutatoire. Le reporter de L'Éclair affirmait que si l'on s'approchait à moins d'un mètre de ces masques, on se mettait à éternuer plus de cinquante fois.

Des herbes malodorantes s'étaient logées à l'intérieur des porte-voix. Les officiers avaient dû

renoncer à l'usage de ces cornets où croissaient l'ail des ours et la camomille puante.

Muettes, paralysées, inoffensives, les deux armées étaient arrêtées, face à face.

Les mauvaises nouvelles vont vite. Monsieur Père était déjà au courant, et dans l'état de désespoir que l'on pense. Ses armes fleurissaient comme des acacias au printemps.

Il se tenait constamment en liaison avec le directeur de L'Éclair, qui lui lisait au téléphone les navrantes dépêches... Il restait un espoir, les canons, les fameux canons de Mirepoil.

– Une action peut encore s'engager entre deux armées immobilisées, à condition qu'elles soient pourvues de bons canons, disait Monsieur Père.

On attendit jusqu'au soir. Une dernière dépêche chassa toutes les illusions.

Les canons de Mirepoil avaient tiré, certes ; ils avaient tiré des fleurs.

Une pluie de digitales, de campanules et de bleuets s'était abattue sur les positions des Vazys qui avaient riposté, inondant les Vatens de renoncules, de marguerites et de stellaires. Un

général avait eu sa casquette enlevée par un bouquet de violettes !

On ne prend pas un pays avec des roses, et les batailles de fleurs n'ont jamais passé pour choses sérieuses.

Entre les Vazys et les Vatens, la paix fut conclue sur l'heure. Les deux armées se retirèrent et le désert couleur de dragée rose fut rendu à son ciel, à sa solitude et à sa liberté.